

Fiche de travail : conventions linguistiques. Trouvez les 10 erreurs !**2.3.2 Les études quantitatives d'Ashby (1976, 1981, 1995)**

Ashby a examiné la particule *ne* dans le cadre de trois études (1976, 1981, 1995).

Dans son étude de 1981, il constate un maintien du *ne* dans 37 % des phrases négatives figurant dans le corpus utilisé. Alors que les personnes plus âgées utilisent encore le *ne* dans 52% des cas, le taux de réalisation n'est que de 19 % chez les locuteur.trice.s plus jeunes. Compte tenu de ce qui précède, le chercheur en conclut qu'une évolution est en cours vers la négation postverbale, au détriment de la négation en deux parties :

[...] the deletion of *ne* is now a rapidly accelerating change, whereas until recently it was a stable sociolinguistic variant (Ashby 1981).

En 1995, Ashby examine à nouveau la négation, en ayant recours aux mêmes types d'informateur.trice.s et à la même situation d'enregistrement. Cette fois, il ne trouve la particule *ne* que dans 18 % des phrases négatives, ce qui lui permet de corroborer l'hypothèse selon laquelle la chute progressive de la particule *ne* serait due à un linguistic change in progress 'changement linguistique en cours'. Ici aussi, le maintien de la négation en deux parties révèle une variation selon la tranche d'âge : 25 % (informateur.trice.s âgé.e.s) vs 14 % (jeunes informateur.trice.s).

En dehors de cela, Ashby (1995) souligne qu'il existe d'autres facteurs contribuant au maintien du *ne*. Les paramètres linguistiques favorisant la négation en deux parties seraient : les forclusifs autres que *pas*, c'est-à-dire 'rien', 'personne', 'jamais', les adverbes d'intensité, les sujets nominaux, les pronoms *nous* et *vous* ou encore la vitesse d'élocution. De ce fait, une corrélation peut être constatée entre la chute du *ne* et la fréquence des éléments faisant partie de l'expression négative. En effet, l'omission du *ne* de négation s'observe le plus souvent dans des phrases négatives au présent de l'indicatif en combinaison avec les clitiques les plus « communs », à savoir *je*, *tu*, *il* et *ils*. Vu sa prononciation, le pronom personnel indéfini *on* ne doit pas être pris en compte dans ce contexte. De plus, outre l'âge des locuteur.trice.s, d'autres facteurs extralinguistiques ont également une certaine influence sur la réalisation du *ne* : dans son étude, Ashby note que la négation en deux parties est surtout utilisée par des femmes et des universitaires. En plus, le chercheur constate que la particule *ne* devient de plus en plus rare au cours d'un entretien. (cf. Ashby 1976 : 681)

Corrigé

1. Titre en italique, police de caractères (TNR) du titre identique à celle utilisée dans le texte (l. 2)
2. Paragraphe trop court (l. 3)
3. Pas d'espace insécable avant le « % » (l. 6)
4. Citation trop courte pour être en retrait, taille de police trop grande, lignes trop éloignées (l. 9-10)
5. Source de référence sans numéro de page (l. 10)
6. Point après la référence (citation en retrait) (l. 10)
7. Terme étranger pas en italique (l. 14)
8. Élément métalinguistique pas en italique (l. 19)
9. « citer » au lieu de 'distancier' (l. 24)
10. Point avant la référence (dans le texte) (l. 29)

2.3.2 Les études quantitatives d'Ashby (1976, 1981, 1995)

Ashby a examiné la particule *ne* dans le cadre de trois études (1976, 1981, 1995).

Dans son étude de 1981, il constate un maintien du *ne* dans 37 % des phrases négatives figurant dans le corpus utilisé. Alors que les personnes plus âgées utilisent encore le *ne* dans 52% des cas, le taux de réalisation n'est que de 19 % chez les locuteur.trice.s plus jeunes. Compte tenu de ce qui précède, le chercheur en conclut qu'une évolution est en cours vers la négation postverbale, au détriment de la négation en deux parties :

[...] the deletion of *ne* is now a rapidly accelerating change, whereas until recently it was a stable sociolinguistic variant (Ashby 1981).

En 1995, Ashby examine à nouveau la négation, en ayant recours aux mêmes types d'informateur.trice.s et à la même situation d'enregistrement. Cette fois, il ne trouve la particule *ne* que dans 18 % des phrases négatives, ce qui lui permet de corroborer l'hypothèse selon laquelle la chute progressive de la particule *ne* serait due à un linguistic change in progress 'changement linguistique en cours'. Ici aussi, le maintien de la négation en deux parties révèle une variation selon la tranche d'âge : 25 % (informateur.trice.s âgé.e.s) vs 14 % (jeunes informateur.trice.s).

En dehors de cela, Ashby (1995) souligne qu'il existe d'autres facteurs contribuant au maintien du *ne*. Les paramètres linguistiques favorisant la négation en deux parties seraient : les forclusifs autres que *pas*, c'est-à-dire 'rien', 'personne', 'jamais', les adverbes d'intensité, les sujets nominaux, les pronoms *nous* et *vous* ou encore la vitesse d'élocution. De ce fait, une corrélation peut être constatée entre la chute du *ne* et la fréquence des éléments faisant partie de l'expression négative. En effet, l'omission du *ne* de négation s'observe le plus souvent dans des phrases négatives au présent de l'indicatif en combinaison avec les clitiques les plus « communs », à savoir *je*, *tu*, *il* et *ils*. Vu sa prononciation, le pronom personnel indéfini *on* ne doit pas être pris en compte dans ce contexte. De plus, outre l'âge des locuteur.trice.s, d'autres facteurs extralinguistiques ont également une certaine influence sur la réalisation du *ne* : dans son étude, Ashby note que la négation en deux parties est surtout utilisée par des femmes et des

universitaires. En plus, le chercheur constate que la particule *ne* devient de plus en plus rare au cours d'un entretien. (cf. Ashby 1976 : 681)

Corrigé : le texte selon les conventions linguistiques

2.3.2 Les études quantitatives d'Ashby (1976, 1981, 1995)

Ashby a examiné la particule *ne* dans le cadre de trois études (1976, 1981, 1995). Dans son étude de 1981, il constate un maintien du *ne* dans 37 % des phrases négatives figurant dans le corpus utilisé. Alors que les personnes plus âgées utilisent encore le *ne* dans 52 % des cas, le taux de réalisation n'est que de 19 % chez les locuteur.trice.s plus jeunes. Compte tenu de ce qui précède, le chercheur en conclut qu'une évolution est en cours vers la négation postverbale, au détriment de la négation en deux parties : « [...] the deletion of *ne* is now a rapidly accelerating change, whereas until recently it was a stable sociolinguistic variant. » (Ashby 1981 : 686)

En 1995, Ashby examine à nouveau la négation, en ayant recours aux mêmes types d'informateur.trice.s et à la même situation d'enregistrement. Cette fois, il ne trouve la particule *ne* que dans 18 % des phrases négatives, ce qui lui permet de corroborer l'hypothèse selon laquelle la chute progressive de la particule *ne* serait due à un *linguistic change in progress* 'changement linguistique en cours'. Ici aussi, le maintien de la négation en deux parties révèle une variation selon la tranche d'âge : 25 % (informateur.trice.s âgé.e.s) vs 14 % (jeunes informateur.trice.s).

En dehors de cela, Ashby (1995) souligne qu'il existe d'autres facteurs contribuant au maintien du *ne*. Les paramètres linguistiques favorisant la négation en deux parties seraient : les forclusifs autres que *pas*, c'est-à-dire *rien*, *personne*, *jamais*, les adverbes d'intensité, les sujets nominaux, les pronoms *nous* et *vous* ou encore la vitesse d'élocution. De ce fait, une corrélation peut être constatée entre la chute du *ne* et la fréquence des éléments faisant partie de l'expression négative. En effet, l'omission du *ne* de négation s'observe le plus souvent dans des phrases négatives au présent de l'indicatif en combinaison avec les clitiques les plus 'communs', à savoir *je*, *tu*, *il* et *ils*. Vu sa prononciation, le pronom personnel indéfini *on* ne doit pas être pris en compte dans ce contexte. De plus, outre l'âge des locuteur.trice.s, d'autres facteurs extralinguistiques ont également une certaine influence sur la réalisation du *ne* : dans son étude, Ashby note que la négation en deux parties est surtout utilisée par des femmes et des universitaires. En plus, le chercheur constate que la particule *ne* devient de plus en plus rare au cours d'un entretien (cf. Ashby 1976 : 681).